

LA SOLITUDE

Franz Bartelt

© Franz Bartelt

Vous pourriez répéter la question, s'il vous plaît ? Elle était un peu longue et je crains de n'en avoir pas saisi toutes les occurrences.

Effectivement, la solitude est un problème. Je dirais même que c'est un problème humain. Ce problème n'est pas soluble dans la foule. Voici près de cinquante ans que j'essaie de le résoudre. Mais la solitude est un problème si complexe qu'il est difficile de le résoudre seul. Pour espérer en venir à bout, il faut se mettre à plusieurs.

C'est vrai, quand on est seul, on ne peut compter que sur soi. Avec le temps, on s'habitue. C'est très jeune que j'ai commencé à être seul. D'abord, j'étais fils unique. Fils unique élevé en fils unique. Vous voyez un peu le caractère.

Par exemple, je n'aimais pas prêter mes jouets. Il est très difficile de se faire des amis quand on n'aime pas prêter ses jouets. C'était à ce point, voyez-vous, que j'avais reçu pour mon anniversaire un coffret de plusieurs jeux de société : les dames, les petits chevaux, les sept familles. Il ne me serait pas venu à l'idée de jouer aux petits chevaux avec un camarade d'école. C'était mon jeu à moi. Il n'était pas question qu'un autre enfant y mette les pattes.

« Oh non ! »

J'étais comme ça, je n'y peux rien.

À cette époque-là, j'avais encore mes parents et, donc, je ne me rendais pas compte qu'à la maison j'étais le seul de mon âge. Ma mère était plus âgée de moi. Et mon père était plus âgé que ma mère. Ce n'est pas bon pour un enfant d'un certain âge de n'avoir comme interlocuteurs que des personnes beaucoup plus âgées.

Mes parents se sont tués dans un accident de voiture. Ils revenaient d'une soirée échangiste. Ils ont toujours été très sociables, surtout le soir. J'avais neuf, dix ans, ils me disaient qu'ils allaient à des réunions de prières à la salle paroissiale. Ils priaient en groupe pour soulager les misères du monde. C'est, plus tard, en lisant un vieux journal que j'ai appris qu'en fait de réunion de prières ils participaient à des orgies d'une rare indécence dans nos provinces. Ils avaient trouvé un moyen de vaincre la solitude. D'abord, en se mariant l'un à l'autre. Ensuite, en se liant dans une grande chaîne d'amitié.

Tout compte fait, ça ne leur a pas porté bonheur. Ce qui me console, c'est de savoir qu'ils sont morts après avoir fait tout ce qu'ils devaient faire. Quand on fréquente les soirées échangistes, mourir pour mourir, s'il faut mourir, mieux vaut au retour qu'à l'aller, on est bien d'accord ? Ils avaient pris leur plaisir.

Somme toute, mieux vaut mourir comme ça que d'une longue maladie.

Ce qu'il faut savoir, c'est qu'un fils unique est plus orphelin que n'importe quel orphelin. Oui, j'ai connu la solitude implacable du fils unique orphelin. C'est dur. Au début, j'ai été recueilli par une sœur de mon défunt père. Ils ne se causaient plus depuis des années. Les premières paroles que m'a adressées ma tante après l'enterrement, ça a été :

« Je ne sais pas si Dieu existe, mais une chose est sûre, c'est qu'il y a une justice ! »

Vingt ans plus tard, elle en voulait encore à mon père, à cause d'une sombre histoire de bicyclette.

J'évoque rapidement l'anecdote : Ma tante, qui avait quatorze, quinze ans, devait rejoindre un amoureux dans les champs, à cinq, six kilomètres. Le pneu arrière de son vélo était crevé. Elle a demandé à son frère, qui deviendrait mon père, de réparer. Il a refusé, exprès, vraiment pour l'embêter, parce que c'était sa sœur et qu'une sœur c'est fait pour embêter son frère et se faire embêter par lui. Ma tante est partie à pied, en courant. Quand elle est arrivée à l'endroit du rendez-vous, le type en avait eu marre d'attendre et il était parti. Comme un malheur n'arrive jamais seul, sur son chemin il a rencontré une fille qui lui a plu tout de suite et à qui il ne déplaisait pas, vu qu'à la campagne les occasions de s'amuser sont rares. Ils ont fait affaires. Ma tante l'a appris. Elle a estimé que sa vie était fichue et elle a commencé à détester son frère. Elle n'en a jamais démordu. Elle s'était trouvée une raison de vivre. La mort de mon père la frustrait. Heureusement, j'étais là et elle a pu reporter sur moi les tendres sentiments qu'elle n'éprouvait pas pour lui.

Dans un sens, je la comprends. Je ne voudrais pas être grossier, mais je ne résiste pas au plaisir de m'exprimer par une métaphore filée, à savoir que le jour du pneu crevé, elle avait conçu de se faire arracher la rustine par le gars avec qui elle avait rendez-vous. Elle lui avait promis. Le marché avait été conclu. À la campagne, on tope-là, on n'a qu'une parole, cochon qui s'en dédie, même si c'est une cochonne !

Vous trouvez vraiment que l'expression « se faire arracher la rustine » n'est pas appropriée ? Je ne me rends pas compte. Ma solitude m'empêche d'actualiser mon langage. J'ignore les modes à ce sujet, les nouveautés, les perfectionnements. J'en suis resté à cette affaire de pneu crevé. Et par association d'images, j'en suis arrivé à l'expression « se faire arracher la rustine ». C'est dépassé, dites-vous ? De nos jours, on n'arrache plus la rustine. Ah, bon ? La société évolue sans qu'on s'en aperçoive. Pourtant, j'écoute un peu la radio. C'est vrai que la radio ne parle jamais de ça. Le vélo n'est plus ce qu'il était. Aujourd'hui, on dirait plutôt qu'on « se fait remonter le boyau », non ?

Bref, ma tante, qui était une têtue, n'a plus jamais voulu entendre parler des choses de l'amour. Elle avait promis sa virginité à ce type, c'était dit, elle ne revenait pas là-dessus, personne d'autre ne l'aurait. C'est vrai qu'en perdant ce gars elle perdait gros, parce qu'il habitait à Bouzouville, quatre mille deux cent vingt-cinq habitants. Pour une fille qui vit dans un village de trois cents âmes, c'est d'un seul coup une promotion quasiment inespérée. Ma tante, c'était son rêve de se faire épouser par un bouzoupolitain.

Comme c'est parti pour elle, elle mourra vieille fille. Tant que la rustine tient bon, elle ne risque pas de crever !

C'est de l'humour ! Du second degré, au moins. On peut souffrir de la solitude et s'autoriser un peu de fantaisie, de ci de là.

Vous savez, le rire cache parfois une grande souffrance.

Vous ne saviez pas, ça ? Si, si, je confirme que parfois le rire cache une grande souffrance.

Et quand on souffre de la solitude, on souffre deux fois. Une fois, à cause de la solitude. Une autre fois, parce qu'on n'a personne à qui se plaindre. Comme le disait le philosophe :

« La solitude, c'est ce qu'il y a de pire après le mariage. »

Est-ce vrai, pas vrai ? Ma foi, je ne peux que croire le philosophe sur parole, n'ayant moi-

même jamais été marié.

Vous dites ? Oui, ma tante vivait dans une petite maison, en dehors du village, au bord de la route qui mène à Bouzouville. Par la fenêtre, il n'y avait rien à voir, que la route de Bouzouville, une ligne droite au milieu des champs de betteraves. Il n'y passait pas trois voitures par jour. De temps en temps, un tracteur. Ma tante avait récupéré un petit cercueil sans couvercle, je ne sais trop où. Peut-être qu'elle l'avait fait fabriquer pour moi, spécialement à mes mesures, je n'en sais rien. Elle l'avait campé devant la fenêtre, comme une guérite à l'entrée d'une caserne.

Elle m'a dit :

« Tu te mets debout là-dedans et tu surveilles la route de Bouzouville. S'il se passe quelque chose, tu m'appelles. »

C'est dans un cercueil qu'on éprouve le plus exactement le sentiment de sa solitude.

« Ah, oui ! »

J'ai entendu dire que les femmes ne sont pas toujours faciles à vivre. Je veux bien le croire, mais je n'en mettrais pas ma main au feu. En revanche, ma tête à couper qu'à partir d'un certain âge la femme vierge est insupportable. J'en témoigne, je l'ai vue à l'œuvre, je sais de quoi je parle ! Ma tante était insupportable !

En fait, peut-être qu'elle était seulement pitoyable. Toute sa vie, elle a vécu dans l'espoir que son amoureux reviendrait vers elle un jour ou l'autre, qu'il apparaîtrait au bout de la route de Bouzouville. Les poètes ont raconté des histoires du genre. Mais pas avec des personnages des zones rurales. L'agriculteur n'a pas de temps à perdre avec les contes et légendes. Le gars de ma tante, il s'était dit :

« Si elle n'est pas foutue d'arriver à l'heure à un important rendez-vous d'amour, elle sera en retard pour traire les vaches, et les vaches attraperont des mammites, ce qui occasionnera des frais de vétérinaire, qui réduiront d'autant les marges déjà étroites sur la vente du lait. Mais c'est qu'elle aurait pu me bouffer la ferme, cette fille ! »

Sous prétexte de gamineries, peut-être mon père avait-il été l'artisan d'un grand malheur.

Ah, non, on ne peut pas dire que j'ai eu une enfance malheureuse ! Attendre l'heure du repas dans un cercueil, c'est long, mais ce n'est douloureux. On ne peut pas assimiler ça à des mauvais traitements. En fait, ce n'était pas une punition. Je rendais service à ma tante. Elle avait pris de l'âge, mais elle gardait espoir. Et puis, attention, j'étais scolarisé, comme tout un chacun.

Mes camarades me regardaient de loin. À cause de ma tante. Dans le village, elle était considérée comme une sorcière. On l'appelait la « sorcière folle ». C'était exagéré, elle n'était ni sorcière ni folle. Elle vivait à sa manière. C'est vrai qu'elle ne s'entendait avec personne, comme souvent les gens qui ont du caractère. Quant à la sorcellerie, c'était juste de la sorcellerie de femme qui n'a pas renoncé à l'amour. Il n'y a pas de mal à ça. Elle manipulait des ingrédients pour faire revenir son prince charmant sur la route de Bouzouville.

Rien de bien sorcier. Elle allumait des bougies, elle tournait autour de la table en récitant des formules administratives, elle se teignait les cheveux et la toison pubienne en rouge. De temps en temps, elle coupait le cou à une poule, dans le cadre d'un sacrifice rituel. Mais la poule n'était pas perdue. On la mangeait, avec du riz ou avec des pâtes.

Oui, moi je mangeais dans mon cercueil. C'était ma place. Il n'y a que les gens qui ne sont pas passés par là qui pensent que c'est traumatisant. Est-ce que j'ai l'air traumatisé ? Non.

Que voulez-vous savoir d'autre ? Non, je n'ai jamais connu la femme. Je pense que c'est une expérience qui a manqué à mon existence d'homme. Mais pour connaître la femme, il aurait fallu que je pousse au moins jusqu'à Bouzouville. Sur quatre mille deux cent vingt-cinq habitants, il y avait bien deux mille femmes, mariées, célibataires, jeunes, vieilles, en bonne santé, tuberculeuses, grosses, pleines d'os. Bouzouville offrait un vaste choix.

Mais ma tante m'avait fait jurer sur une tête d'âne mort que jamais, au grand jamais, je ne mettrai les pieds à Bouzouville, ville où vivait la plus grande déception de sa jeunesse et de toute sa vie de femme qui garde sa rustine pour qui de droit.

Notez qu'à force de vivre avec ma tante j'avais accumulé toutes sortes de préventions contre les femmes.

Je me disais :

« Si elles sont toutes comme ça, peut-être qu'il y a plus d'inconvénients que d'avantages à en approcher une d'un peu près. »

Il ne faut pas perdre de vue que c'est une femme qui a séduit le fiancé de ma tante. Ah, oui ! Pour ma tante, les femmes de Bouzouville étaient toutes des créatures funestes, des succubes rustiques.

Elle m'a foutu les chocottes. Je faisais des cauchemars où je me voyais arriver à Bouzouville, à pied, en petite chemise, les mains dans les poches. Et des tas de femmes se jetaient sur moi, me dépeçaient, me mangeaient, et je disparaissais morceau après morceau dans leur grosse gueule hérissée de dents plus acérées que des dents de requins.

Sans doute est-ce par mesure de sécurité que j'ai opté pour la solitude. À vrai dire, je n'avais pas vraiment le choix. D'une certaine façon, je me suis résigné. D'autant que ma tante m'encourageait fortement à garder ma virginité pour une occasion qui en vaudrait vraiment la peine. Bien sûr, je lui opposais l'argument comme quoi j'étais quand même l'enfant d'un couple d'échangistes. Des échangistes de province, mais des échangistes à part entière.

Dans ces cas-là, ma tante montait sur ses grands chevaux :

« Tu vois où l'échangisme les a menés ? Ton père a toujours été un esprit maléfique. Il a été châtié. Ta mère ne valait pas mieux, puisque qui s'assemble se ressemble. Ta mère se comportait plus mal qu'une prostituée. C'était une fille des ténèbres. »

De la manière dont elle s'exprimait, ma tante avait l'air de savoir ce qu'elle disait. Sur le plan du châtiement, elle n'avait pas tort. Mon père et ma mère avaient échangé, ils en étaient morts. Petit à petit, j'ai compris que la solitude protège des dangers de l'échangisme. Dont les accidents de voiture.

Cela dit, je n'ai jamais pu en vouloir à mon père et à ma mère d'avoir cherché à améliorer un peu l'ordinaire de leur vie de couple. Après tout, il n'y a pas différence entre un groupe d'échangistes et un groupe de prières. Tout ce qu'on veut, n'est-ce pas, c'est faire quelque chose ensemble.

Vous dites ? La question est sans réponse. Aussi je ne m'aventurerai pas à essayer d'en formuler une.

Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ! Au contraire, je trouve que votre question est intelligente. Mais il me semble qu'elle n'appelle pas de réponse de ma part. Je pèse le pour et le contre, j'évalue les causes et les effets et j'en conclus que tout n'est jamais tout blanc ou tout noir et qu'il faut garder une petite place pour l'espoir.

Oui, j'ai entendu ça, autrefois. La solitude, ça n'existe pas. Et ça prouve quoi ? Je vous le demande, ça prouve quoi ?

Ça prouve que les poètes disent des crétineries. La solitude, ça n'existe pas, il faut vraiment être un gros crétin pour arriver à dire une crétinerie pareille ! Le type, il s'est réveillé un matin et il s'est dit :

« Ah, ben, tiens, euh, la solitude, ça n'existe pas ! Ben, je vais annoncer la bonne nouvelle au monde entier en faisant une chanson ! »

Et il a fait une chanson plus nulle que nulle !

Il aurait pu dire :

« Le cassoulet en boîte, ça n'existe pas ! »

Je dis ça, parce que dans ma solitude, qui n'existe pas, je dîne souvent d'un cassoulet en boîte, qui n'existe pas.

Le type, en écrivant que la solitude n'existe pas, il n'a prouvé qu'une chose, que les crétins existent et qu'il en est un.

Évidemment que je le pense !

Grand poète ? Un grand poète comme ça, pour moi, c'est un coussin péteur et je m'assois dessus ! Parce que si la solitude n'existe pas, alors rien n'existe ! Il n'y a pas de montagnes, pas de vallées, pas de maisons, pas d'océan atlantique, pas d'épiceries fines, pas de clochettes au muguet, pas de jour, pas de nuit, pas de ciel bleu et pas de femmes à gros derrière. Il n'y a rien. Le néant.

Je ne me fâche pas, j'exprime mon opinion. Ce n'est pas parce que je suis seul que je n'ai pas le droit de parler. J'ai des choses à dire. J'ai passé ma vie à étudier le phénomène de la solitude. J'ai même établi des statistiques.

Oui. C'est simple et je l'ai vérifié. Statistiquement, quand on est seul on est seul.

Ah, oui ! Quand on entend ça, on commence à comprendre. C'est impressionnant. On mesure la détresse. Si vous voulez, je peux vous livrer le deuxième résultat de mon étude.

Quand on est seul, on ne peut pas être plus seul.

Eh oui, que c'est vrai ! Que c'est tristement vrai ! Quand on est seul, on ne peut pas être plus seul !

Pendant des années, j'ai essayé de calculer le poids de ma solitude. Je n'ai jamais réussi à obtenir un chiffre vraiment précis. Mais ce qui est sûr, c'est que la solitude c'est lourd. Oui. C'est lourd. Et quand c'est lourd, ça pèse.

Et il faut savoir aussi que l'énorme poids de cette solitude, on est tout seul à le porter. Je crois que c'est le pire. La solitude, c'est trop pour un seul homme.

Mais je parle, je parle, je parle, je me répands, je m'explique, je me confie, j'élabore des théories et peut-être avez-vous vous-même quelque chose à dire...

Si cela vous est agréable, je peux prendre l'initiative de vous poser quelques questions. Qu'en dites-vous ?

Ne soyez pas timide. Ni gêné. C'est moi qui entreprends la démarche, je l'assume, j'en prends la responsabilité. Entre nous, j'aime beaucoup poser des questions. C'est autre chose, n'est-ce pas ?

Vous acceptez ? Je vous en prie, acceptez, tout le plaisir sera pour moi.

À la bonne heure !

D'abord, bonjour et merci d'avoir accepté de répondre à mes questions. Dans le cadre d'un entretien sur le thème de la solitude des hommes seuls qui auraient aimé connaître autre chose que la solitude, mais à qui la solitude a été imposée par les circonstances de la vie sans jamais se démentir au fil des décennies, il nous a semblé intéressant d'interroger des personnes seules, une par une, comme il convient dans le contexte de solitude aiguë, pour essayer de déterminer dans quelle mesure la solitude est perçue par le solitaire, non pas comme un projet ou comme une nostalgie, mais véritablement comme un problème.

Bien sûr, je peux répéter la question. Un peu moins vite, peut-être ?

De toute façon, ça n'a pas d'importance. D'avance, je sais ce que vous allez répondre. En solitude, je suis un expert. Je connais tout par cœur.

Donc, si je vous laissais répondre à ma question, vous diriez que pour vous, non seulement la solitude est un problème, mais c'est également une fatalité. Et une surcharge de travail et de responsabilités. Quand on est seul, on est obligé de tout faire soi-même. Par exemple, lors d'un entretien comme celui que nous avons en ce moment, on doit à la fois et tour à tour poser les questions et y répondre. Votre solitude, longuement mûrie dans cet endroit très éloigné de toute présence humaine, vous astreint-elle à cette espèce de dédoublement de personnalité, de pensée dichotomique qui fait que vous répondez à mes questions comme si ces questions étaient celles que vous n'auriez théoriquement pas eu besoin de vous poser puisque vous en connaissez les réponses bien avant que je ne vous pose les questions, comme vous vous les seriez posées vous-même, si vous n'aviez pas usé de cet artifice qui consiste à occuper successivement le fauteuil de l'interviewé et celui de l'intervieweur ? Ce que j'exprimerais sous cette forme qui, pour être sommaire, n'en est pas moins interrogative :

« Disant : quand on est seul on ne peut compter que sur soi, est-on dans le vrai ? »

Franz Bartelt